

— On a bien voulu te recevoir ?
— Plusieurs domestiques voulurent, m'empêcher d'entrer dans le grand salon où ma pauvre Valentine était encore exposée dans une chapelle ardente ; ils tentèrent même de me repousser hors de l'hôtel ; mais je me défendis contre eux je les bousculai et, après un moment de lutte, je parvins à pénétrer dans le salon. Je ne me trouvai en face de mon père irrité. Je ne me rappelle plus ce qu'il m'a dit d'abord, mais il ne m'ordonna point de me retirer. Je pus voir Valentine, toujours belle, malgré la mort, et je m'agenouillai devant elle. Oh ! ce n'était pas pour prier, je n'y pensais guère ! Au bout d'un instant, je me relevai brusquement et m'armai de mon revolver que j'avais tenu caché jusque-là. Mais M. de Carmelle se jeta sur moi et me désarma. Puis, appuyant fortement sa main sur mon épaule, il m'ordonna de me remettre à genoux. J'obéis. Alors il me fit demander pardon à Dieu et à Valentine d'avoir voulu mettre fin à mes jours, et me fit jurer qu'à l'avenir je repousserais loin de moi la pensée du suicide.

— Ah ! c'est bien ! fit Mme Lincoln.
— Après cela, continua le jeune homme, M. de Carmelle me prit par la main et me conduisit dans son cabinet. Ce n'était plus le même homme. Sa colère était tombée. Je ne voyais plus dans son regard que douceur, bonté et tendresse. Après m'avoir embrassé, il me fit asseoir et nous causâmes.

Alors, le jeune homme rapporta, aussi complètement que possible, la conversation qu'il avait eue avec son père.
— Eh bien, James, dit la mère, n'oublie rien de ce que t'a dit M. de Carmelle. Il ne t'a point caché qu'il aurait un jour besoin de toi ; ce jour-là, James, tu devras être entièrement à sa disposition et faire ce qu'il te demandera ou l'ordonnera.

Le jeune homme parla ensuite, non sans verser des larmes, des magnifiques funérailles faites à Valentine. Il dit qu'il l'avait suivie au cimetière et vu descendre dans le caveau de la famille de Carmelle. Après la douloureuse érébration, il n'avait pas revu M. de Carmelle, qui était retourné chez lui accompagné de quelques amis, le préfet et le maire de la ville entre autres. Comme il n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures, se sentant très faible, ayant comme des crampes d'estomac, il était entré dans un restaurant, avait pris un peu de nourriture ; après quoi, il s'était rendu à la gare pour attendre le passage du train. Le jeune homme avait laissé aller sa tête sur l'épaule de sa mère.

— Plus de bonheur, plus d'avenir, plus rien, murmura-t-il d'une voix brisée. Où sont-ils les horizons lumineux, où sont-ils tous mes beaux rêves ? Toutes les clartés se sont éteintes ! Maintenant, de quel côté que je veuille diriger mes pas, je marcherai dans la nuit.

— Courage, mon fils, courage ! dit la mère.

— Du courage ! répliqua-t-il, ah ! il en faut pour vivre !

Il ajouta d'un ton plein d'amertume :

— Quel est donc le rhéteur qui oserait me soutenir que le néant n'est pas préférable à la vie ?

II.

GRANDE COLÈRE DE MADENOISELLE DE NANGIS

Huit jours s'écoulèrent. James restait inconsolable. Comme il l'avait dit à sa mère, pour lui toutes les clartés s'étaient éteintes, il marchait dans la nuit. C'était seulement près de sa mère, de cette mère sublime dans son amour et son dévouement maternels, que son atroce souffrance s'adoucissait un peu et qu'il sentait peser moins lourdement le fardeau de son existence. Mais, dès qu'il la quittait, il retombait dans ses défaillances, dans un sombre découragement.

— Vois-tu, lui disait-il tristement et d'un ton navrant, je n'ose plus regarder au dedans de moi-même, tellement j'ai peur de n'y trouver plus rien. Je suis un corps sans âme ; je vais, je viens, je travaille comme une machine qu'on met en mouvement. Ma volonté n'existe plus et je m'étonne d'avoir encore la faculté de penser.

La pauvre mère souffrait cruellement de voir l'esprit de son malheureux enfant unissant ainsi par toutes les désespérances ; toutes les bonnes paroles que sa tendresse inépuisable pouvait lui inspirer, elle les employait pour essayer de rassurer le désespéré, de le reconforter, de lui rendre sa confiance en lui-même. Et elle se désolait, voyant lu peu de succès qu'elle obtenait.

James ne disait pas tout à sa mère ; il lui cachait combien était grand son dégoût de la vie. Il avait beau faire, la pensée du suicide le hantait sans cesse. Vainement il essayait de la repousser, elle revenait au galop. Mais il n'avait plus le droit de mettre fin à ses jours désolés. Il n'oubliait pas, il ne pouvait pas oublier le serment qu'il avait fait, à genoux, devant le corps sans vie de Valentine. Il désirait qu'une maladie quelconque, une fièvre le saisisse et l'emportât au bout de quelques jours. Quand il marchait sur un trottoir, rasant les murs des maisons, il souhaitait qu'un balcon, une corniche une pierre vint lui tomber sur la tête et l'écraser. S'il lisait dans un journal le récit d'un de ces accidents malheureusement trop fréquents : chute mortelle sur le pavé, personne broyée sous les roues d'une voiture, etc., il se disait :

— Pourquoi cela ne m'arrive-t-il pas à moi ?

Toutes ses pensées, qu'il dirigeait autrefois vers l'avenir, étaient maintenant tournées vers la mort. La mort, toujours la mort ! De quelque façon que ce fût, il aurait voulu mourir pour rejoindre sa bien-aimée Valentine.

Son ami Georges Vibert était venu à Paris pour y passer un mois. D'accord avec Mme Lincoln, qui comptait sur l'heureuse influence de l'amitié pour tirer son fils de sa sombre tristesse, Georges allait tous les soirs prendre James à son bureau, et, en se promenant, en causant, ils revenaient ensemble rue de Balzac, où le fils du préfet était toujours retenu à dîner, lorsqu'il n'était pas invité ailleurs. Après le dîner, on faisait encore un assez longue promenade à pied ou en voiture. Mme Lincoln avait prié Georges Vibert d'employer tous les moyens possibles pour procurer à James des distractions et l'égarer.

James, qui semblait n'avoir plus de volonté, n'opposait aucune résistance à son ami et se laissait conduire docilement, comme un enfant. Georges l'emménait au théâtre, au café-concert et le conduisait même dans quelques bals publics ; mais tout cela n'opérait pas un changement notable dans l'humeur du jeune homme. Rien ne l'intéressait, rien ne l'amusait. Georges devait se trouver satisfait quand il voyait un froid sourire glisser sur les lèvres de son malheureux ami. Un samedi soir, Georges dit à James :

— Demain, il y a courses au bois de Boulogne ; on assure qu'elles seront fort brillantes, car les premiers sujets de nos meilleures écuries seront engagés. James, nous irons ensemble.

— Si tu veux.

— C'est cela, dit Mme Lincoln, et la soir, monsieur Georges, vous dînez avec nous.

— Oui, madame, et, après le dîner, James et moi irons passer une heure dans un théâtre quelconque.

Le lendemain, les deux amis descendaient l'avenue du bois de Boulogne, se dirigeant à pied vers le champ de courses. De temps à autre, James jetait machinalement un regard distrait sur quelques-uns des nombreux équipages qui passaient, allant au pas, souvent, car, à certains endroits, la large avenue était encombrée, et, avec beaucoup de peine, les gardiens de la paix faisaient prendre la file aux voitures qui se croisaient. Tout à coup, James tressaillit, s'arrêta brusquement et saisit le bras de Georges.

— Regarde, dit-il, regarde !

— Quoi ?

— Ce landau attelé de deux chevaux

baie.

— Je vois.

— N'est-ce pas M. le baron Antonin de Canonge qui se pavane dans cette voiture ?

fit James avec un accent singulier.

— Oui, c'est le baron de Canonge, Antonin le bellâtre, en chair et en os.

— Et cette dame, qui est avec lui ?

— Cette dame, n'est pas une dame. Ni plus, ni moins, mon cher James ; d'ailleurs, je la reconnais parfaitement.

— En effet, elle a bien l'air...

— De ce qu'elle est et de ce qu'elle est.

— Il n'y a pas qu'à jours que Mlle de Carmelle n'est plus et voilà ce misérable, qui prétendait l'aimer, le voilà heureux et satisfait d'exhiber en public cette fille, comme on montre un phénomène sur un champ de foire. Georges, n'est-ce pas un odieux, dis ?

— On ne peut pas demander à M. de Canonge de respecter les autres puisqu'il ne se respecte pas lui-même. Du reste le baron n'a jamais eu pour Valentine qu'un amour de commande, ordonné par Mlle Arthémise de Nangis, sa vénérable tante. De Canonge est incapable d'aimer réellement qui que ce soit. Il a bien assez à faire de s'aimer lui-même. Le dernier des Canonges, il est à souhaiter qu'il n'en vienne plus de la même pâte après lui, est un de ces bonshommes sots et fats, qui n'ont rien ni dans le cœur, ni dans la tête. Il a une fille comme on a un beau cheval ou un beau chien, par ostentation, par vanité. On n'a pas à se demander quels sont les ridicules du bellâtre, il les a tous.